Pythagore, l'initié de Samos

Jean-Claude Frère
Louis Pauwels

Culture, arts, loisirs

© Culture, Arts, Loisirs
Paris, 1974.

LES MAITRES DU SECRET

4° Y2
9440
(1)

COLLECTION HISTORIQUE ET ROMANESQUE
DIRIGÉE PAR LOUIS PAUWELS
AVEC JEAN-CLAUDE FRÈRE

DL - 1 T 4 1975 - 0 8 2 4 0

A LOUIS PAUWELS,
EN UNE
MÊME VISION

83
40

PYTHAGORE

L'INITIÉ DE SAMOS

PAR JEAN-CLAUDE FRÈRE

Ce livre est un roman, le roman de la vie de Pythagore. Pour étayer notre récit sur son fond historique, nous avons consulté les documents et les textes d'auteurs anciens ainsi que des recherches et des travaux d'auteurs modernes. Nous avons, naturellement, été amenés à faire des choix. En fin de volume, le lecteur trouvera exposées les raisons de ces choix et tous les renseignements d'ordre historique et bibliographique qui se sont révélés à la fois essentiels et indiscutables.



1

De toutes les Sporades, Samos est la plus belle

En ce quatrième jour du mois de Boedromion, troisième année de la cinquante-quatrième olympiade, un long cortège sortait de Samos par la porte Stéphané et s'engageait sur la chaussée de marbre qui, le long de la falaise, réunit le temple d'Héra-la-Grande-Mère à la cité.

En tête, poussé par les vivats de la foule, Æakès, ancien fabricant de couvertures, aujourd'hui tyran de Samos, l'île aux fleurs. Les deux prêtresses d'Héra l'accompagnaient dans sa marche de triomphe. Vêtues de la robe droite de lin blanc, vierges gardiennes du feu de la Mère des dieux, elles attestaient le ralliement du clergé samien à la cause du nouveau tyran.

Samos, des siècles durant, avait été gouverné par un collège démocratiquement élu chaque année sur l'agora. Le temps ternit les vertus et corrode les rêves. La démocratie samienne était devenue un mythe exsangue, le refuge pathétique des médiocrités. Les magistrats qui avaient mission de diriger la vie de l'île, de conduire sa politique à l'égard de la Grèce continentale, de l'Egypte renaissante, de la Perse de plus en

plus redoutable, rivalisaient entre eux de veulerie et de turpitudes.

Un jour du mois précédent, Æakès, obscur parmi les obscurs, vendeur de couvertures de laine sur les marchés de Samos et des autres Sporades, s'était dressé sur l'agora. Sans se soucier des policiers, d'ailleurs indifférents, il avait harangué la foule :

« Samiens, mes frères ! ni l'ambition personnelle ni un obscur dessein ne m'animent. Mais la colère m'a pénétré et m'a crié qu'il faut agir. Notre île, jadis admirée, enviée des riches Ephésiens, convoitée par les Athéniens eux-mêmes, notre île n'est plus qu'une terre de déchéance. Certes, tous se pressent, tous s'agitent, beaucoup s'enrichissent. Mais je n'entends parler d'autres soifs que matérielles et immédiates. Les richesses de l'instant, voilà ce que vous semblez aduler. Cependant de l'autre côté du détroit, à moins de quinze stades, c'est le cap Mycale, l'Asie. Vous me direz : ce sont des terres hellènes. Mais non non ! Non ! Déjà se rapproche le piétinement des armées du roi des Perses. Maudites soient-elles ! Il faut agir, il faut choisir ! La Perse ou l'Egypte. L'Egypte, la vieille terre des pharaons renaît ; ses princes infaillibles reprennent le flambeau et nous proposent de nous affermir et de lutter. Nous, les Grecs, nous ne pouvons rester indifférents et inactifs, et nous, les Samiens, de tous les Grecs les plus proches de la côte d'Asie, nous nous devons de nous allier aux Egyptiens et de fonder l'union contre les Barbares d'Orient. Ce ne sont pas nos misérables magistrats qui nous soutiendront. Des marchands ! Seulement des marchands ! Et c'est moi, moi, Æakès qui suis pourtant un marchand de l'agora de Samos qui vous le dit : cessons d'être des esclaves de l'or et de l'argent. Dressons-nous ! Etonnons le monde ! Que Samos devienne la terre d'élection des maîtres et des forts ! Rien ne dure, sinon la gloire des héros. Nous avons un dépôt sacré : notre langue et notre race. Les Egyptiens peuvent nous aider à redevenir exemplaires. Je me suis souvent rendu sur les marchés d'Egypte, à Saïs, à Bubaste. Tous, là-bas, ont les yeux tournés vers nous. Mais pour que Samos soit une force,

il lui faut un chef, un maître, et le porteur des vocations profondes. Celui-là conduira notre île vers ses hautes destinées. Le gouvernement de tous ? C'est le gouvernement de personne ! Rien de grand sans chef, rien de grand sans un aurige de la nation !... »

Æakès ne peut poursuivre. Des bras le saisissaient. On l'élève au-dessus de la foule. On crie : « Æakès, Æakès, c'est toi ! Guide-nous ! »

Æakès se défendait : « Non, non, je ne suis qu'un marchand stupide et sans culture. » On ne l'écoutait plus. Dans les rues, déjà, des combats opposaient la milice des magistrats à la population. La citadelle, siège du gouvernement, fut assaillie. La garde se rallia au peuple. Enfin, les neuf magistrats eux-mêmes vinrent apporter à Æakès, stupéfait, les clés de la cité et les sceaux de l'île.

Jour et nuit on battit monnaie. En trois jours, il y avait de nouvelles oboles, drachmes, tétradrachmes, frappées à l'effigie du marchand de couvertures.

Le premier du mois de Boedromion, Æakès fut porté en triomphe à la citadelle.

Le 4 de Boedromion, il marchait, à la tête de tout Samos, vers le temple d'Héra. Il allait sacrifier à la déesse. Il devenait le grand prêtre de l'Héraïon. Sur les marches, devant la statue, un vieux prêtre, excellent dans l'art d'interpréter les bruissements de la source Potokaki, dit à Æakès :

« Glorieux maître, les dieux ont parlé ! Ce temple est celui de la Mère Héra, qui toujours poursuivit de sa haine le bel Apollon-Phoebos. Or, j'ai appris un secret : ici, à Samos, Apollon va paraître, et il veut vaincre la rancune de la terrible Mère. Apollon désire qu'à côté de la statue d'Héra se dresse désormais la sienne, pour que de grandes choses s'accomplissent. »

Æakès n'entendait rien à ces arcanes. Il prit un air grave et dit : « Qu'il en soit ainsi ! » Puis il alla sacrifier au temple de l'épouse de Zeus.

Il venait, sans comprendre, de permettre qu'Apollon aime Samos. Des prodiges, désormais, se préparaient.

Dans le jardin de la grande demeure proche de la mer, sur un banc de pierre entre les oliviers, Parthénis, épouse de Mnésarchos, commerçant riche qui s'honorait de descendre d'Ancée, le fondateur de Samos, attendait la tombée du soir.
Sur la route de la plage, une silhouette apparut. Dans la rude lumière, l'homme se rapprochait. Parthénis regardait. C'était un vieil homme, avec un bâton. Quelque mendiant ? Elle songea à lui faire porter une corbeille de vivres. C'était la coutume des Samiens aisés.
Le soleil sur sa fin se fit plus ardent. La vapeur dansante des soirs torrides enveloppait le vieillard. Parthénis, un instant, cilla. Quand elle releva les paupières, l'homme était beaucoup plus proche. Plus jeune, aussi. Il n'avait plus de bâton. Il se tenait droit. Un patricien de la cité, quarante ans au plus. Il tendit la main droite vers Parthénis. Elle en fut aveuglée. Et puis elle vit un très jeune homme admirable. Il portait un arc et un carquois. De la lumière pétillait autour de sa tête, de ses doigts, de ses chevilles. Parthénis se retourna pour appeler, mais il n'y avait plus de servantes. Elle voulut se lever, fuir. Sur le chemin, l'inconnu se mit à courir. Dans le carquois, on entendait les traits s'entrechoquer. Il fut à trois pas. Il s'arrêta. Il tendit la corde de son arc. Il n'y disposa aucune flèche. Il demeura ainsi. Puis il relâcha la corde qui chanta longtemps. Il passa la corde autour de sa poitrine, allongea les bras, invita Parthénis à se lever. Sa voix ne venait pas de ses lèvres, mais du ciel, du sol, de la mer :
« De toutes les Sporades, Samos est la plus belle. Dans ton île, femme peu crédule, se dresse un temple qui me donne du souci : c'est le sanctuaire d'Héra. Héra me poursuit de sa haine jalouse depuis si longtemps que j'en suis las. Je suis venu à Samos pour vaincre cette haine, car je vais renaître parmi les hommes. Et je t'ai choisie, Parthénis, toi qui fus prêtresse d'Athéna-Parthénos, pour être ma mère parmi les Samiens. Contre ce retour imprévu, Héra ne pourra rien. Tu fus consacrée à la sage Athéna. Désormais tu seras la gardienne du fruit du soleil, l'épouse et la mère d'Apollon, le dieu pythien, et ton nom sera Pythaïs. »

Parthénis, chez qui toute volonté et toute crainte s'étaient éteintes, se leva et marcha vers l'archer sublime. D'une main flottante, elle voulut le toucher, caresser les plis de sa légère tunique. Mais elle éprouva un choc vif et une grande chaleur l'envahit. Elle crut qu'elle allait périr dans le feu, sans pouvoir ni bouger ni crier.

« Pythaïs, je suis Apollon, le dieu archer, Hélios triomphant. Je suis celui qui apprend aux humains la beauté et l'harmonie. Cependant la tristesse m'envahit de n'être nulle part entendu. Si je reviens, si je m'incarne en ton sein, le monde recevra de nouveau mon message, et il convient que ce message soit d'un Grec. Ton fils naîtra en son temps, sa gestation sera celle de tous les enfants humains. Mnésarchos, aux yeux de tous, en sera le père. Mais ton fils prouvera au monde émerveillé qu'il est moi-même. Il aura pour nom Pythagore. »

Elle tomba à genoux. Les sentiments en elle, les choses autour d'elle s'étaient dissous, et le jardin de Mnésarchos et les rochers de Samos, et le bruit des vagues proches. Elle s'allongea sur les galets qui lui furent doux. Elle fut pénétrée, inondée en son corps, en son âme : c'était le feu, mais il la ravissait. Tout l'univers était dans sa chair, avec la paix, la beauté, la joie, avec le souffle et la semence d'Apollon-Phoebos.

Elle revint à elle, allongée sur un lit de repos dans la maison de Mnésarchos. Attachées à des pieds d'airain, trois lampes à huile brûlaient, éclairant le visage inquiet de Mnésarchos.

« Parthénis, que s'est-il passé ? La servante t'a trouvée à quelques pas de la mer, comme morte, nue sur les galets...

— Mon aimé, je l'ignore. Mais les souvenirs me reviennent. Attends. Il faisait si chaud ! Je suis descendue jusqu'à la plage. Je n'ai pu résister au désir de me baigner. Aussitôt, un malaise. C'est miracle que j'aie pu me traîner jusqu'au rivage. Puis je me suis évanouie. »

Mnésarchos admit. Toutefois, il demanda à Lydia et à Daphné, deux servantes, de surveiller désormais leur maîtresse et de lui faire rapport chaque soir.

Mnésarchos avait pour cousin éloigné Æakès qui l'invita avec son épouse aux fêtes célébrant son involontaire prise du pouvoir.
Elles furent somptueuses et durèrent quatre jours et nuits. Toute la population de Samos y était conviée à divers niveaux. Sur les terrasses de la citadelle, Æakès avait fait installer des tables. Au centre, un podium pour les artistes et les comédiens. Il y eut des récitations d'Homère et d'Hésiode, des lectures de poèmes égyptiens récemment traduits. Un acteur, déguisé en Perse, parodia une invocation à Ahura-Mazda, le dieu du feu. L'histrion avait à peine commencé que Parthénis l'invectiva :
« Comment oses-tu moquer les choses les plus grandes, les plus secrètes ? Comment oses-tu moquer notre seigneur à tous, Hélios, le Soleil ? Qu'il soit nommé par les Perses Ahura-Mazda, Râ ou Amon-Râ par les Egyptiens, ou encore Apollon-Phoebos chez nous, c'est Lui notre maître, notre dieu et... et notre époux à toutes, femmes de Samos ! »
Æakès, ivre à demi, éclata de rire :
« Il y a de l'Apollon dans l'air, ces temps ! Quand je me rendais au temple d'Héra, le devin de la source de Potokaki m'a enjoint d'ériger devant le temple une statue à Phoebos. Je lui ai répondu oui. Mais est-il bon de glorifier Apollon à Samos ?
— Æakès, triste Æakès, reprit Parthénis, écoute-moi ! Quoi que tu décides, il y aura une statue d'Apollon-Phoebos à Samos, et cette statue sera vivante ! »
Parthénis avait parlé avec tant de force qu'Æakès en fut secoué. Il renvoya le comédien, appela son architecte, commanda le monument. Mnésarchos, sans comprendre, contemplait sa femme devenue étrange, avec admiration et effroi.

Quelques nuits plus tard, Mnésarchos se précipita dans la chambre de son épouse. Depuis deux ans qu'ils étaient unis, jamais Mnésarchos n'avait osé s'imposer quand elle souhaitait dormir seule.
« Parthénis, pardonne-moi, mais je viens de faire un rêve si

singulier qu'il m'a jeté hors du lit. Que veulent me dire les dieux dans la nuit ? Nous étions dans une vallée, les arbres nous couvraient, nous nous aimions. Un aigle tournoya au-dessus de nous. Il était immense et lumineux. Il me fixa ; j'en fus interdit. J'oubliai nos corps, ton souffle, tes lèvres. Je vis l'aigle. Je le vis longtemps. Il se hissait dans le ciel, très haut, très vite. Dans l'azur s'allumèrent des boules de feu, comme autant de soleils. L'aigle les attaquait, les anéantissait tour à tour. Il y avait six soleils. Un septième enfin, plus gros, plus puissant, lui résistait. L'aigle tournait autour. Sa course devint folle. Mais je le voyais si bien ! J'étais comme cet aigle, en somme. Il tournait encore. Puis il se posa sur la boule flamboyante. Il ne fut pas brûlé. Non. Le brasier s'éteignit sous lui. Il était maintenant d'une taille démesurée, comme le soleil éteint. Et j'entendais le soleil : il gémissait, il se plaignait des souffrances sans mesure qui s'abattaient sur lui. Soudain, l'aigle attaqua du bec la surface de l'astre. Le reste de feu et de rouge disparut. Le soleil devint gris. Bientôt, il ne fut plus qu'une masse morte, un amas de poussière. Une terreur m'envahit. Qu'allions-nous devenir ? L'aigle impitoyable avait effacé six soleils, et le septième, le plus beau, le plus fort, s'il ne le faisait disparaître, du moins il le réduisait à de la cendre froide. Alors l'aigle poussa un grand cri, comme le premier cri du monde. Il quitta la surface de l'astre éteint, s'éleva plus haut encore, puis s'abattit à nouveau sur sa proie. Mais cette fois, il s'y fondit, devint l'astre lui-même qui, aussitôt, retrouva son éclat, et même, je crois, un éclat plus intense. Dans le même instant, le désir me revint, je t'étreignis, je voulus te donner ma semence. Du soleil émanaient des rayons joyeux. L'un d'eux nous toucha quand je te fécondai. Mais je fus arraché de toi, rejeté ; une force non humaine prenait ma place en toi. O je souffrais ! La rage ! L'épouvante ! Je tremblais. Je te regardais. Je m'entendis te crier : "Tu es enceinte du soleil !..." »

L'épouse de Mnésarchos fit asseoir son mari sur sa couche, lui prit la main, se tut longtemps, puis lui dit d'une voix calme :

« Mnésarchos, ce que tu as vu, tu l'as bien vu. J'étais Parthénis, je fus la servante d'Athéna. Aujourd'hui, je suis Pythaïs, celle qui est offerte au dieu Hélios, à Apollon le Pythien. Nous aurons un fils ; il sera l'enfant du soleil, dieu des peuples ! »

Dans les lointaines montagnes qui, vers le nord font la frontière de l'empire des Perses, trois prêtres, disciples de Zarathoustra, sur une terrasse rocheuse blanchie par la lune, fixaient inlassablement le ciel vaste. Les étoiles leur adressaient des signes subtils. L'un des prêtres leva le bras en direction du couchant. Une nouvelle étoile s'allumait en dansant imperceptiblement. « Voici le signe ultime, mes frères. Mettons-nous en route. Le dieu-soleil revient à l'Occident. »
Ils se mirent en route. Par les pistes et les routes de l'immense empire des Perses, par Persépolis, Pasargadès, Babylone, par-delà les montagnes et les fleuves, ils allèrent, des semaines durant, en direction du couchant. C'étaient de vieux hommes, mais la fatigue ne les touchait pas. Ils marchaient, buvaient un peu d'eau dans leurs mains, mangeaient le peu que leur donnaient des bonnes âmes au passage, traversaient des déserts et des cités, ignoraient la touffeur du jour et les couteaux glacés des nuits. La joie était dans leurs jambes et dans leur cœur. Quand on leur demandait pourquoi tant de force et de gaieté en eux, ils répondaient sans s'arrêter : « Nous sommes pleins d'une richesse encore inconnue de vous ! Le dieu-soleil, Ahura-Mazda, le Seigneur, nous revient. Notre maître Zarathoustra, avant de mourir dans la grande mêlée, nous l'avait annoncé ! Nous marchons vers l'Occident, car c'est là-bas qu'il sera de retour. Nous le trouverons et nous lui apporterons les dévotions des serviteurs de Zarathoustra, le grand serviteur... »

Un marché avec les bijoutiers de Phénicie avait conduit Mnésarchos jusqu'à Sidon. Dans la ville asiatique, il avait vaine-

ment cherché un peu de paix, passant sans cesse de l'ombre à la lumière, des jardins surplombant le vieux port aux venelles populeuses. Un édifice, cependant, retient son attention : un temple de briques consacré à quelque divinité syrienne. Mnésarchos s'approche, pousse la porte une première fois ; elle résiste, il hésite. Le lieu semble désert, abandonné. Une seconde fois, il tente de forcer le battant qui cède enfin en grinçant sur des gonds rouillés. Le lieu offre alors à son regard une image désolante : boiseries pourrissantes, statues mutilées, objets du culte renversés. Au fond du naos, un autel taillé dans une pierre noire. Sur l'autel, l'image du dieu : un jeune homme, les bras levés au ciel.

« Tu me cherches, étranger ? »

La voix est vieille, aussi vieille que le sanctuaire, aussi déplorable. Mnésarchos esquisse un mouvement de fuite.

« Ne crains rien. Je sais qui tu es, ami ; commerçant de Samos dans les îles, tu viens chercher des richesses dans cette maudite ville de Sidon. Sidon ! trouble et calamiteuse cité ! J'y ai vécu toute ma vie. Mon nom est Askélésis, je suis prêtre de ce lieu et aussi devin...

— Quel culte célèbres-tu dans ce lieu oublié ?

— Ce temple a été construit voici plus de cent ans pour les membres d'une colonie égyptienne adorateurs du dieu Horus. Des Grecs, ensuite, sont venus, qui vénéraient Apollon. Aujourd'hui, j'y célèbre la divine osmose d'Horus et d'Apollon, les deux noms d'une même manifestation, et la statue que tu vois sur cet autel est celle d'Horapollon. Mais ce qui est important, c'est que tu t'appelles Mnésarchos... »

L'homme apparaissait maintenant, vêtu de hardes grises, le dos voûté. Les yeux seuls, métalliques, gardaient de la jeunesse.

« Comme tu me vois, ô Mnésarchos, tu vois l'état du culte du dieu soleil. Il faut rendre à la lumière son éclat. Ton fils restituera à Hélios sa vigueur. Rentre à Samos, Mnésarchos, marchand béni. Pythaïs, ton épouse, donnera bientôt naissance à l'Annonciateur pythien, car ton fils est le fils d'Apollon, et il se nommera Pythagore. Je t'ai accompagné une

nuit : souviens-toi du rayon qui te touchait. Tu ne t'étais pas trompé. Apollon t'indique la voie. Je te demande une seule chose : tu viens de faire une fortune à Sidon. Eh bien, consacre cette richesse à l'édification d'un temple à Apollon-Phoebos dans ton île. Ce temple effacera la ruine de celui-ci et fera oublier la toute-puissance samienne d'Héra !

— Je te le promets, Askélésis, mystérieux conseiller. Mais... où es-tu ? Tu me parlais, pourtant ! Est-ce un rêve une fois encore... ? »

Lentement, à reculons, puis prestement, Mnésarchos sortit du sanctuaire. Dans la rue, la lumière crue des cités maritimes de Phénicie l'accueillit ; des cris d'enfants, des rires de femmes le réconfortèrent. Il retrouvait le monde des vivants ; le monde, simplement.

Trois mois après, à Samos, Pythaïs tenait dans ses bras un nouveau-né. Les deux servantes Lydia et Daphné entouraient leur maîtresse. Mnésarchos, rentré la veille de son voyage en Phénicie, contemplait l'enfant, fils du dieu. Trois hommes joyeux à la longue barbe étaient là également. Trois Perses. Ils disaient n'avoir eu qu'à suivre une étoile pour arriver jusqu'au berceau de Pythagore.

2 *Le printemps de Samos*

Le printemps, à Samos, déshabillait la jeunesse : garçons et filles se promenaient nus dans les rues. La cité redevenait capitale du désir. Sur l'agora, les bavards mûrs refaisaient la politique. On critiquait la gestion d'Æakès. Cependant, l'île vivait assez heureuse sous son gouvernement. Les accords avec le nouveau pharaon Amasis, assuraient à Samos la protection de l'Egypte.

Au bord de la rivière Imbrasos, à quatre stades du temple d'Héra, s'élevait maintenant un sanctuaire de marbre blanc, avec huit colonnes doriques en façade et vingt-quatre sur les côtés. Le monument enchantait, par ses proportions et les couleurs du fronton, les Samiens habitués pourtant à posséder les plus magnifiques temples des Sporades. Dans le naos, des dalles de marbre, vertes, bleues, jaunes, noires, rouges. La lumière était dispensée par quatre baies entre les colonnades du septentrion et du midi. L'entrée du lieu sacré se trouvait à l'Orient, l'autel, à l'Occident, cette disposition symbolisant la course du char solaire. Au fond, derrière l'autel, entre deux grandes vasques de bronze dans lesquelles

brûlait en permanence de l'huile, sur un socle noir se dressait la statue d'Apollon Kouros, les bras le long du corps, les avant-bras tendus, les mains ouvertes et offrantes, la poitrine étroite, les jambes très droites, le visage au sourire d'énigme accentué par les yeux taillés en amande, les longs cheveux ordonnés en boucles dorées à l'or fin, tout reflétait la double origine asiatique et égyptienne de l'art samien.

Ce matin de printemps, un adolescent pénétra dans le sanctuaire. Très grand, mince, vêtu seulement d'un pagne. Son visage était beau ; de grands yeux clairs ; d'admirables cheveux blonds, semblables à ceux de la statue d'Apollin Kouros. Le jeune Pythagore s'avança vers l'autel. Il portait à la main droite un petit sac de toile grise qu'il posa sur la table aux sacrifices. Il étendit les bras vers l'image du dieu, après s'être incliné en prononaçnt sa formule rituelle, « Salut, mon père, salut Apollon, mon être ; moi-même tel que je suis parmi les Immortels. » Il prit dans le sac un gâteau rond recouvert de miel, le rompit en deux parties égales. Dans la vasque à la droite du dieu, il jeta le morceau qu'il tenait dans la main gauche ; dans la vasque à la gauche du dieu, celui qu'il tenait dans la main droite. L'huile émit des crépitements secs ; une fumée rousse et nerveuse s'éleva.

Un moment, les mains ouvertes, pareillement à celles du dieu, Pythagore demeura immobile. Lorsque le feu eut dévoré les deux fractions du gâteau, il revint à son sac, en extirpa une poignée de grains de blé et une cassolette à encens. Il jeta la poignée de grains aux pieds de la statue divine, alluma l'encens aux flammes de la vasque de droite. Quand des filaments bleutés s'élevèrent et que l'atmosphère en fut parfumée, le pieux jeune homme disposa la cassolette au centre de la table d'autel. A genoux, les bras en avant, la tête tantôt baissée, tantôt relevée vers le regard de lapis-lazuli du dieu, il offrit sa journée à son double céleste et renouvela son vœu de chaque jour depuis l'enfance :

« Donne-moi, ô Apollon ! la science des mondes, apprends-moi les lois de ta divine harmonie. Que les nombres avec lesquels tu édifias l'univers soumis à la toute-puissance de ton

soleil procèdent en moi d'une connaissance innée. A toi, dieu pythien, mon existence, ma force et tout ce qui donne à mon être joie, paix et force ! »

Samos, non seulement la ville, mais toute l'île, se réveilla au son des tambourins, des conques, des trompettes, des cymbales, dans un concert anarchique et gai. Sur les larges escaliers qui relient la citadelle aux grands jardins de Poséidon, des groupes de jeunes garçons et filles ; les adolescents portaient en couronne des tresses de fleurs sauvages. Nul ne s'indignait de les voir nus, s'embrassant, se caressant. Sur le seuil des maisons, des pots, des amphores, des tonneaux de vin ouverts, les vins clairs ou sirupeux de Samos.
« Chantons, rions, aimons, buvons, amis ! C'est le jour le plus beau, le grand jour des Anthestéries, le jour de la pithoïgia, de l'ouverture des outres et des vases où fermente le vin de la dernière récolte. Dionysos est revenu parmi nous. Dionysos, maître des vivants et des morts. Venez, venez vous aussi, les morts ! Les Anthestéries sont pour vous aussi ! »
On chantait ou l'on criait cela devant le théâtre et le stade. Les premiers chars couverts de feuillage, de fleurs, de grappes de raisin et de moulages légers représentant Dionysos, seigneur des orgies et des extases, cahotaient déjà dans les rues.
Dans la maison de Mnésarchos, on se préparait également pour les Anthestéries. Le père courait chercher les masques, car le second jour, celui des beuveries et de la licence amoureuse, était aussi le jour du retour des morts. Chacun se choisissait un masque sensé représenter le visage d'un mort qui, l'espace d'une folle journée, ressusciterait et s'incarnerait en lui.
Mnésarchos se couvrirait d'un masque aux traits d'Ancée, l'ancêtre lointain de la famille. Pythaïs serait sa propre mère qu'elle avait beaucoup aimée.
« Pythagore, mon fils, dit Mnésarchos, choisis-toi un masque. Tu as seize ans, heureux garçon ! C'est à seize ans que l'on peut enfin porter son premier masque... »

L'adolescent, grave, ne répondit pas, sortit, prit le chemin de la plage. « C'est ce chemin que tu empruntas, ô Apollon, quand tu vins visiter ma mère. Combien de fois ai-je cherché ici ta transparente image ! Je suis seul à saisir tout à fait le grand secret, avec Pythaïs, mon humaine matrice. Et voici les Anthestéries ! Trois jours ! Trois fois blasphématoires ! Trois jours de cris, de vin, de sang, de sperme. O ville défaite, champ funèbre ! Les ivresses sont plus épouvantables que les agonies. Apollon-Phoebos, tout glorieux, aide-moi à passer au-dessus de ces jours sans être atteint par les désirs ! »
Quand le soleil fut au zénith, les processions se formèrent. « Evohé, Evohé ! Dionysos, empare-toi de nos membres, de nos têtes, de nos bouches, de nos ventres, de nos sexes, viens, prince ! » Sur un énorme char tendu de peaux et de tissus vifs, Æakès roulait, couché, entouré d'éphèbes, de filles chaudes, de serviteurs nubiens qui l'observaient. D'autres chars suivaient, et d'abord celui de Polycrate, le fils d'Æakès, âgé de seize ans comme Pythagore, buvant et se pressant contre les corps nus de jeunes Syriennes, de Grecques de l'Attique, d'Egyptiennes, et de deux garçonnets perses.
Le comble du défilé qui, pendant des heures, allait passer et repasser dans les rues de Samos était le char triomphal de Dionysos. Monté sur huit grandes roues peintes en rouge, surmonté d'une chapelle véritable construite avec des pierres et du marbre, il abritait la statue du dieu des ardeurs folles. Une statue haute, disait-on, de plus de deux acènes, aux couleurs éclatantes, recouverte de grappes de raisin, de guirlandes, de pieds de vigne arrachés pour l'occasion et torsadés autour du corps gigantesque. Quatorze chevaux menés par un aurige nu tiraient lentement ce monument dédié à la chair.
Æakès, qui régnait depuis dix-sept ans, s'adressa du haut de son lit de plaisir à la foule, sur l'agora :
« Samiens, mes frères, les Anthestéries sont ouvertes. Dionysos, plus que Zeus notre père, nous commande de boire, de nous étreindre, de jouir, et il veut que nous y invitions également nos morts afin qu'ils retrouvent les plaisirs du corps ! L'amour, la mort ! Bon ménage grec ! Nous ne sommes pas

de ceux qui redoutent la mort et la couvrent de mystères. Nous mourons comme nous vivons, libres dans l'univers ! Nous ne redoutons que les tristes et les prophètes. Buvez et chantez ! Videz toutes les amphores, et que le vin de Samos vous soit fructueux ! »

Il advint que, dans une rue, le char de Polycrate fut en difficulté. La chaussée trop inégale et les grosses bornes destinées à recevoir les promeneurs fatigués bloquaient le parcours. La foule, hommes, femmes, enfants, riant, chantant, se pressa pour soutenir le char, le pousser, le guider, calmer les chevaux. Polycrate, debout et titubant, tendait sa coupe vers les sauveteurs et buvait. Assis sur une des bornes, Pythagore regardait vaguement, le menton sur le poing. Polycrate lui dit :

« Sage et beau Pythagore, mon cousin, regarde ces braves, comme ils se donnent du mal ! N'est-ce pas grand, l'amour du peuple ? Mais toi dont la race te préserve des corvées, pourquoi ne pas te joindre à nous ? Viens, si tu veux. Nous ferons l'amour aux filles côte à côte, et le peuple en sera si content que nous redoublerons de jouissance ! »

Pythagore ne bougea pas.

« Mais viens donc, tendre Pythagore ! Aurais-tu peur des corps ? As-tu fait vœu de chasteté ? Ou te réserves-tu pour les chaudes caresses d'Apollon, ton bel amant ? »

Pythagore se dressa, marcha vers le char.

« Te voilà donc ! Laquelle veux-tu d'abord ? Tu les auras toutes si tu veux. »

L'adolescent aux boucles d'or saisit Polycrate, le poussa vers les lits, l'affala sur une prostituée.

« Polycrate, je n'ai que peu de mots pour toi. Cesse de m'adresser ta parole imbécile. Garde-toi d'insulter Apollon devant moi. Je hais la violence, mais je te frapperai et je te tuerai. Pour toi, Polycrate, cet avertissement ; tu succéderas bientôt à ton père. Les Samiens seront encore heureux de pousser ton char pendant que tu t'enivres et que tu jouis. Pourtant, le courroux des dieux sera sur toi. Aujourd'hui, en ces immondes Anthestéries, je te le dis, tu mourras affreusement, dans un affreux désespoir ! »

Pythagore était loin déjà, poursuivant sa promenade dans la ville. Il voulait voir toute l'abjection des Anthestéries. Une fureur que guidait Apollon le faisait fouiller toute la cité. A jamais il voulait garder le spectacle des déchéances. La haine des folies dionysiaques était en lui le ferment d'une énergie hardie, sans jugement et paisible, qui lui promettait de grandes choses.
Le premier jour, les beuveries ne faisaient que commencer. La nuit qui sépara le premier du second jour des Anthestéries, les rues de Samos furent débordantes de cris, de rires et de soupirs. Les chars avaient été abandonnés sur l'agora, dépouilles salies. Au palais de la citadelle, Æakès et son fils Polycrate, entourés de féaux et d'hétaïres, furent fous jusqu'à l'aube.

Dans sa chambre aux murs nus, Pythagore s'essayait à la grammaire égyptienne. D'un maître memphite illustre dans l'art des hiéroglyphes, il venait de recevoir les premiers rudiments de la langue et de l'écriture si déroutantes pour l'esprit grec. Inlassablement, Pythagore dessinait sur papyrus les idéogrammes sacrés de la terre des pharaons. La lampe à huile s'épuisait. Il s'endormit. Ce furent les premiers chants dionysiaques du matin qui le réveillèrent. Il voulut se remettre au travail. La rage le ressaisit. Il marcha vers le temple du dieu de l'harmonie. Seul avec sa céleste image, il demeura des heures en prière.
Quand il regagna la maison, la fête des masques occupait tout le monde. Mnésarchos s'était vêtu d'une chlamyde ancienne et portait sur le visage le masque d'Ancée. Pythaïs, vêtue seulement d'un long khitôn blanc, dissimulait ses traits derrière ceux de sa mère.
La grande invocation des morts avait commencé dans toutes les familles. Devant l'autel des dieux domestiques, au centre du mégaron qui est la grande salle commune, père et mère, fils et filles, serviteurs, servantes, esclaves étaient réunis, invoquant les esprits des défunts, s'essayant à parler avec les intonations et les habitudes de leurs morts. Suivait alors, après

le coucher du soleil, la cérémonie du Choès, la « fête des pots », nouvelle et rituelle beuverie. L'ivresse devait permettre à chacun de ressentir la présence des défunts invoqués. Ce jour, malgré le vin, était lugubre. Ivres, hommes et femmes se devaient de garder contenance. La noblesse des morts revenus des enfers les soutenait.
Mnésarchos et Pythaïs recherchaient, eux aussi, le contact avec l'âme des disparus. Dionysos prit possession de Mnésarchos vers la septième heure après midi. Il s'élança, traversa en courant le mégaron, sortit dans la cour, hurla des vociférations sacrées. Il était devenu Ancée : pendant plus d'une heure il dansa, chanta, combattit d'invisibles ennemis de sa famille ; le vin l'alourdissant lentement, ses gestes devinrent plus lents, imprécis, hésitants. Il s'arrêta bientôt de danser et, en titubant, regagna le mégaron, s'allongea sur un lit de repos et s'assoupit. Pythaïs, malgré l'ivresse, restait calme. Elle regardait Pythagore qui avait refusé de porter un masque. « Pourquoi mon fils a-t-il refusé de participer à la grande résurrection ? Tu aurais pu aider un de nos défunts, lui rendre, l'espace de ce jour, la vie et la joie...
— Mère, je n'ai d'autre masque à porter que mon visage, d'autre ivresse à assumer que celle du soleil. Il n'y a pas chez moi de défunt : Apollon est immortel ! »

Pour le troisième jour des Anthestéries, les Samiens ressortirent le grand char de Dionysos, tiré cette fois par vingt et un chevaux blancs, deux files de dix et un en pointe. Des musiciens éphésiens — crotales, flûtes et tambourins — ouvraient la marche avec de plaintives mélopées asiatiques. Des danseuses accompagnaient le défilé triomphal. Certaines étaient nues, d'autres, en robes bleues, sautaient, tournaient, faisaient la roue, marchaient sur les mains, offrant leur intimité aux regards, la tête enfouie et aveuglée dans leurs voiles retombés.
Une épouse fut choisie pour le dieu fou. Une vierge samienne. Debout, couverte d'un tissu transparent, elle avait été attachée par des cordes légères à la statue de Dionysos. Pendant

toute la journée on la vénéra. Des chants accueillaient son passage.

« Dionysos est notre maître, notre joie. Son épouse est notre mère. Elle est la femme, fleur de pourpre, amphore de miel et de parfums. Elle est la Vivante, image d'éternité.

« L'épousée, la jeune vierge, l'esclave diaphane...

« Elle est l'hydre des mers, l'humide et la molle, la délicieuse nocturne...

« Elle est la grotte ruisselante, le gîte chaud, l'asile des douceurs sur le chemin de la mort...

« Dionysos, fais-nous des désirs sans fin !

« Donne-nous l'ivresse des sens, sagesse suprême ! Chasse les tièdes, punis les sobres et les chastes !... »

Quand vint l'ultime nuit des Anthestéries, la Vierge fut libérée de ses liens, couchée sur un lit dressé devant la statue énorme du divin maître de la vigne. Selon l'antique tradition, un Samien fut désigné pour incarner Dionysos à l'heure de ses noces : ce fut Polycrate. Sur l'agora, la garde d'honneur, formée en carré autour du char, témoignait de la grande solennité. Mille torchères résinées enveloppaient la couche d'une lumière rouge, cruelle, évoquant la nuit des enfers, où, devant le peuple réuni, Dionysos s'unit à sa céleste épouse.

Dans la foule, silence, souffles retenus. Trois musiciens battaient sourdement leurs tambours à un rythme lent.

Mal défait des beuveries de deux jours, assoupi par beaucoup d'autres coïts, le jeune Polycrate tenta de se montrer digne. Ce fut cependant hésitant et long. La foule murmurait. Enfin la vierge ouverte eut un petit cri : on applaudit. Restait à Polycrate à élever à bout de bras le drap sacré taché du jeune sang. Il l'éleva. Les Samiens entonnèrent alors le chant « Hymen, ô hyménée ». Puis on se dispersa pour s'aimer encore sur l'agora et dans les bosquets voisins. Dionysos s'accomplissait en Eros. Le drap de cette année, à l'aube, pourrait être religieusement déposé sur l'autel, dans le temple de Dionysos. L'honneur et la force de Samos, concentrés sur la tache brune, diraient encore pour l'année les louanges de la vie.